

cinéma

Récébédou. Cela pourrait être un petit nom charmant. C'est de l'occitan : « *bordo del récébedou* », la ferme du receveur...

Cet endroit va recevoir, entre 1940 et 1942 toutes les misères du monde. Les modestes baraques construites en 1939 pour les familles des ouvriers de la Poudrière nationale, vont à partir de 1940, abriter réfugiés espagnols, allemands ou autrichiens, apatrides, tziganes, juifs, le « terrible cortège » des indésirables. Ces derniers seront regroupés là, avant de partir pour Auschwitz. C'est ce moment peu glorieux de notre histoire que raconte le cinéaste Francis Fourcou, dans *Laurette 1942* un émouvant docu-fiction qui sortira mercredi sur les écrans.

Aujourd'hui, le Récébédou est devenu un musée de la mémoire où Francis Fourcou avait été invité :

« J'y ai trouvé le livre de Laurette Monet, « *Les Miradors de Vichy* ». Laurette était une jeune fille, protestante, qui, suivant sa foi et son engagement, est devenue, à 19 ans, une bénévole de la Cimade. Elle a vécu pendant un an dans ce camp, venant en aide à tous ces malheureux. Cette histoire m'a touché, elle faisait écho à mes racines, à mon père protestant. Quant à mon épouse, qui était une militante de toutes les causes humanitaires, elle m'a donné envie de rendre hommage à ces femmes de toutes les Résistances... » Un film sur les réfugiés d'une autre époque, qui nous interpelle aussi sur ceux d'aujourd'hui. Et sur nos responsabilités.

Avec un financement participatif, de tous petits moyens, mais un cœur gros comme ça, Francis Fourcou – réalisateur du film devenu culte « *La vallée des montreurs d'ours* » – se lance dans l'aventure. Il tourne sur le camp lui-même, dont certains bâtiments sont encore dans leur jus. Et à la gare de Martel, dans le Lot, qui est restée telle qu'elle était en 1942 : « Et on nous a prêté tout le matériel ferroviaire qu'il fallait. » La comédienne Anna Liabeuf incarne Laurette jeune, lui apportant la fraîcheur compatissante de son âge et une retenue toute protestante. Danielle Catala figure Laurette âgée, cette Laurette qui est morte quelques jours avant que Francis Fourcou ne puisse la retrouver : « Elle fume, comme fumait Laurette. C'est

Mercredi sort sur les écrans « Laurette 1942 », l'histoire du camp du Récébédou près de Toulouse. Entre fiction et témoignages, un récit poignant.

le temps de la réflexion, du repli sur soi, raconte Francis, l'activation de la mémoire... »

Parmi les autres acteurs, il faut citer le « cast » de l'immense Maurice Sarrazin : il n'en fallait pas moins pour incarner l'immense Cardinal Saliège, celui-là même qui s'était révolté publiquement contre le sort des juifs et a contribué à faire fermer les camps de Noé et du Récébédou. « Maurice Sarrazin m'a raconté que c'était Saliège qui lui avait fait faire sa communion ! » s'amuse Francis. Voilà comment cette reconstitution nous plonge au cœur de ces années plombées. On pénètre dans le camp, avec les autres bénévoles de la Cimade, tout aussi idéalistes, tout aussi conscients de vider un océan de misère à la petite cuillère. On fréquente l'infirmerie, on devine la peur, la douleur, la promiscuité, la faim...

Sous les bombes de Franco

Mais nous sommes là dans un docu-fiction. Et le film s'efface par moments pour laisser la place aux témoignages recueillis de nos jours. Le camp du Récébédou ? Elles y sont toutes passées. Il y a Angèle Bettini. Elle avait lancé des tracts sur les boulevards de Toulouse. Comme ses camarades, elle a été prise et internée. Sur place, elle devine l'innommable : « Hitler nous avait envoyé les Juifs, et nous les avons renvoyés à Hitler : c'est impardonnable ! » dit-elle dans le film. Francis Fourcou a aussi retrouvé Loli, 85 ans, une Tzigane, « fille du vent » derrière les barbelés. Il donne la parole à Sylvia Frey, père juif mère allemande. Et à Marie-Geneviève Daquin, qui y a vécu un an. Parmi les témoignages, Carmen Navarro. Elle habite depuis la fin de la guerre place Saint-Cyprien à Toulouse. 91 ans, et toujours un accent de Teruel. En 1939, elle doit quitter son village pour tenter de rallier Barcelone, car son frère est Républicain. Un exil épique, à pied, de nuit : « Il y avait les avions qui passaient, qui nous bombardaient, ou alors, ils nous mitraillaient ! Je me souviendrais toujours de ce bruit sourd. On ne mangeait pas, on avançait, on a traversé l'Ebre et juste

RÉCÉBÉDOU

L'ANTICHAMBRE D'AUSCHWITZ



Le réalisateur Francis Fourcou et l'affiche de son film.

après le pont a sauté ! »

À Barcelone, elle aperçoit Juan Negrin, président du gouvernement de la République espagnole. Mais là encore, il faut fuir devant les franquistes. Elle se souvient de son arrivée en France, les barbelés, la piqûre et « Du riz cuit à l'eau et du pain, mais pour nous c'était un festin ! » dit-elle avec encore aujourd'hui les yeux qui brillent !

Après ? Un périple qu'on a du mal à comprendre : Nantes, Rennes, puis Gurs, Saint-Cyprien : « Il y a eu une tempête, on a cru qu'on allait être emportés par les flots ». Puis Argelès : « Pas d'hygiène, on dormait dans le sable, on mangeait par terre dans des boîtes de conserve », et enfin le Récébédou, où elle trouvera... son fiancé !

« Je ne suis pas en colère contre les Français, pour cet accueil. C'était difficile, nous étions 450 000 d'un seul coup. Mais, même en dormant dans le sable, dans le froid et dans la faim, au moins, on était en sécurité, à l'abri des bombes. C'était mieux que de retourner en Espagne où Franco voulait notre mort » nous assure-t-elle aujourd'hui.

Les poux, la gale, la faim, le froid

De ces années-là, Édith Moskovic garde le souvenir « du pire et du meilleur de l'Humanité ». Sa famille juive originaire de Hongrie avec huit enfants avait fui la Belgique. Elle avait dix ans.

« Nous avons été accueillis à His, en Haute-Garonne : c'était le paradis ! Des gens simples, qui nous ont acceptés sans le moindre antisémitisme. On faisait les vendanges, les moissons... On allait à l'école, à la messe ! » Cela ne dure pas : les gendarmes envoient la famille au Récébédou. Les juifs sont regroupés sur ordre de Vichy. « On n'était pas maltraités... Mais on subissait l'indifférence des gardiens, ces appels interminables, les poux, la gale, la faim, le froid... »

Le père d'Édith va soudoyer des gardiens, et toute la famille échappera par miracle au départ de tous les juifs du camp pour Auschwitz, quelques jours plus tard. Retour en Belgique. Pour des questions de sécurité, le papa ventile les enfants dans des familles différentes. « Je me suis retrouvée seule, abandonnée, enfermée à clé dans un grenier. C'est là que pour moi la guerre a commencé. » Depuis 1998, Édith va dans les écoles et les collèges, témoigner. Même si elle souffre chaque jour davantage du souvenir de cette Shoah qui pèse de plus en plus lourd sur son cœur.

Dernières images du film : à l'été 1942, trois convois rassemblant un millier de juifs internés au Récébédou partent de la gare de Portet vers Drancy, puis Auschwitz. Sous la bonne garde de bons Français.

Dominique Delpiroux



Tournage à la gare de Martel.

Une scène à l'infirmerie.

Francis Fourcou dirige une scène.

BANDE ANNONCE : 1'53
 ● Journal numérique : cliquez sur la photo.
 ● Journal papier : flashez le QR code.

« La bobine à Hollywood »



C'est en faisant des recherches sur cette période historique que Francis Fourcou a fait une découverte extraordinaire...

Tout commence au Musée de la Résistance de Toulouse avec la lecture d'un article de journal daté de mars 1941 signalant la présence de journalistes américains visitant les camps de la « région méridionale ». « En fait, explique Francis Fourcou, le président Roosevelt avait été alerté par le lobby juif américain sur les conditions d'internement des juifs en France. Il a donc été décidé d'envoyer sur place des journalistes. On a donc mandaté une délégation avec des gens du New York Time, de l'Associated Press, et bien sûr de la presse filmée avec Metronews de Randolph Hearst. » Nous sommes avant Pearl Harbour, et le gouvernement de Vichy accepte ces journalistes. Mais bien entendu, les images seront dûment contrôlées. Pendant 18 mois, Francis Fourcou s'est déchainé pour tenter de retrouver ces images, franchissant plusieurs fois l'Atlantique. Rien, pas même dans l'insaisissable bibliothèque du Congrès, la mémoire des États-Unis. « C'est finalement dans les archives de l'université de Los Angeles qu'on a retrouvé une bobine de 30 mètres, une minute : c'est l'unique témoignage de ces camps ! 70 ans après ! » savoure Francis Fourcou, qui y reconnaît immédiatement Rivesaltes, Noé et le Récébédou. Des images pour l'histoire, intégrées au film.

Le programme :

Première projection, lundi soir, Théâtre d'Albi scène nationale. Mercredi 11, sortie à l'Utopia Tournefeuille, avec vin chaud, accordéon et chant yiddish, film et débat. A l'Utopia Toulouse et Tournefeuille à partir de jeudi.